

Midas et la Montagne



Une fois, l'hiver fut plus froid que tous les hivers auparavant. Le paysage était recouvert de glace et les habitants du village n'osaient plus sortir de leurs maisonnettes. Pour celui qui serait arrivé par le plus grand des hasards dans cette contrée reculée, seules des fumées grisâtres s'échappant des cheminées auraient été le signe que quelqu'un vivait encore ici.

Pourtant, dans le village, il y avait une famille qui bravait la glace. Les enfants, au nombre de six, avaient compris qu'ils pouvaient s'amuser en glissant à sa surface. Leurs parents, très aimants, les laissaient aller à leur guise et les regardaient par les interstices des volets clos s'adonner à toutes sortes de cabrioles qui les rendaient heureux.

Cependant, l'hiver s'éternisait et la glace semblait s'être installée, telle une couverture miroitante remplaçant la verdure, elle paraissait ne plus vouloir rendre leur territoire aux villageois depuis plusieurs mois. A présent que le mois de mai arrivait, la glace régnait toujours en maîtresse sur la nature et les vivres des pauvres villageois se réduisaient d'une façon alarmante. Le pain viendrait à manquer si le froid se prolongeait.

Un soir venu, le père et la mère calfeutrés sous d'épaisses couvertures de laine, s'inquiétaient.

*Comment faire pour ensemencher cette terre
dure comme la pierre ?*

« Impossible, dit le père.

- Et de toute façon, rien n'en sortirait », répondit la mère.

Alors, que faire ? Le père réfléchit en silence, inspirant profondément. Il proposa à sa femme d'envoyer leur plus jeune fils, le plus dégourdi de la fratrie, dans un village voisin, au-delà des montagnes, pour rapporter des provisions. La mère accepta.

Le lendemain à l'aube, le père réveilla son cadet, Midas, et lui tendit une gibecière contenant un sac de maïs et de l'eau,

tout en lui expliquant qu'il devait sauver la famille de la famine qui les menaçait tous. Le jeune garçon dégourdi et intrépide pris la gibecière sans poser aucune question. Avant de quitter la maisonnette, il dit simplement à ses parents :

« Je reviendrai vous nourrir, ou je ne reviendrai pas ».

Il passa non sans difficulté à travers les bois pour se rendre au village voisin. Midas pensait que la solution à leur malheur n'était pas loin et qu'il ne serait pas nécessaire de gravir la montagne. Mais la glace était partout là aussi. Il alla frapper à plusieurs portes, beaucoup ne s'ouvrirent pas. Après avoir tenté sa chance auprès d'une quinzaine de maisons, une porte s'ouvrit. Un vieil homme malade lui proposa d'entrer. Midas raconta au vieil homme pour son village. Le vieux écouta. Il proposa au jeune garçon d'alimenter le feu toute la nuit en échange du gîte et du couvert. Midas accepta sans se faire prier. Il se releva toutes les deux heures pour éviter au feu de mourir.

Le lendemain, Midas offrit quelques grains de maïs au vieil homme pour le remercier de l'avoir accueilli. Celui-ci lui offrit des bottes chaudes et confortables en lui conseillant d'aller voir plus loin, plus haut dans les montagnes pour

trouver ce qu'il cherchait. Midas enfila les bottes qui prirent instantanément la forme de ses pieds et le réchauffèrent. Il remercia le vieux et continua son périple.

Les paroles de son père et du vieux tournaient dans sa tête : au-delà des montagnes, plus loin, plus haut...

*Comment faire pour ensemen-
cer cette terre
dure comme la pierre ?*

Midas se dirigea vers la montagne. Elle était luisante et scintillante, vêtue d'un manteau de glace fin et éblouissant. Dans son village, on disait qu'aucun être humain n'avait osé s'y aventurer. Mais Midas écouterait les conseils de son père et du vieil homme. Les bottes que le vieil homme lui avait données lui tenaient les pieds bien au chaud et lui permettaient de gravir la roche glissante sans trop de désagrément. Il put ainsi s'accrocher aux parois rugueuses et coupantes sans jamais tomber. Néanmoins, ses oreilles et son nez souffraient terriblement des rafales de vent rigoureuses et ses mains étaient lacérées par les arrêtes montagneuses inhospitalières. Plusieurs jours et plusieurs nuits, il monta, grimpa, escalada, jusqu'à ne plus pouvoir sentir ses membres. Régulièrement un fin voile de givre lui collait les paupières et il devait s'arrêter pour plaquer ses

mains sur ses yeux pendant plusieurs minutes afin de le faire disparaître. Midas n'écoula que son courage et continua.

Un matin, le septième jour, il se réveilla en compagnie d'un chien blanc au pelage dru qui lui léchait les mains et les yeux. Le chien patienta le temps que Midas soit sur pieds, battant de la queue, pour continuer l'ascension et prit la tête du cortège. Le garçon le suivit. Sept nouveaux jours et sept nouvelles nuits s'écoulèrent. Midas n'avait presque plus de provisions. Il se rappela alors ce qu'il avait dit à ses parents avant de partir :

« Je reviendrai vous nourrir, ou je ne reviendrai pas ».

Affaibli par le froid et le manque de nourriture, ces paroles lui donnèrent la force de parvenir au sommet de la montagne. En bas, tout en bas, dans la vallée, le soleil inondait tout. Tout avait l'air si beau, si vert, si chaud. Midas regarda le paysage désolé derrière lui puis la vallée en contrebas si accueillante. Il amorça la descente. La glace avait fait place à des cailloux qui roulaient sous ses bottes et il glissait, son corps se réchauffant, aussi léger qu'un oiseau.

C'est alors qu'un vautour aux serres et ailes gigantesques se planta devant lui, stoppant net Midas dans son élan. La bête s'approcha de lui, le menaçant de son bec coupant et acéré, l'obligeant à reculer, le forçant à repartir là d'où il venait. Le jeune garçon, ayant compris que la réponse à tous leurs malheurs se trouvait en bas dans la vallée, cessa de reculer. Il lança d'abord quelques grains de maïs au volatile, espérant détourner son attention pendant quelques secondes. Mais le vautour, tout en se jetant sur les grains, gardait un œil vif sur Midas. Au premier mouvement de celui-ci, il recommença ses attaques. Alors Midas les esquiva, se penchant sur la gauche, sur la droite, se baissant. Il décolla du sol en un bond prodigieux d'une centaine de mètres en contrebas. Le monstre s'envola lourdement pour le rattraper et l'empêcher de descendre davantage. Midas recommença ses torsions et bondit de nouveau. Les bottes ! Elles lui permettaient de voler ! Il arriva ainsi aux pieds de la vallée luxuriante, en volant, laissant derrière lui le vautour qui était de fait retourné à son observatoire en haut de la montagne.

Midas se rendit alors dans toutes les maisons ensoleillées et chaleureuses pour raconter son village, sa famille, la

famine, et son périple. Il montra les quelques grains de maïs restant au fond de sa gibecière aux villageois. Ils échangèrent sur le maïs. Les habitants étaient très intéressés par cette nouvelle denrée qu'ils ne connaissaient pas et qui avait le pouvoir de pousser en été, sous le soleil. Mais une question demeurait et Midas la posa au chef du village :

*« Comment faire pour ensemençer cette terre
dure comme la pierre ? »*

Le chef du village lui proposa de le suivre. Ils parvinrent à une grange remplie de sacs entreposés les uns sur les autres sur une dizaine de mètres de hauteur. Le paysan ouvrit un des sacs et versa dans la main du garçon de minuscules pastilles brunes qui, dit-il, avaient le pouvoir de germer en hiver. Ici, ils appelaient ça des lentilles. Il suffisait d'en planter sept au début de l'hiver, et elles se multiplieraient pour nourrir tout un village. Midas était émerveillé. Parti pour rapporter quelques provisions, il repartait nanti de graines qui repousseraient l'hiver à tout jamais.

Les bottes lui permirent de rentrer à la maison en une journée, volant encore plus haut que le vautour, le cœur plus léger qu'une plume. Son père ouvrit la porte quand il entendit toquer. Toute la famille l'accueillit avec des

embrassades et des accolades chaleureuses, heureux de le revoir sain et sauf. Il ne s'était pas passé un seul jour sans que tous s'inquiètent pour lui. Midas avait grandi, il était devenu un homme et son père était très fier de lui. Une fois assis autour de la table familiale, Midas prononça ces mots :

« Père, je suis revenu pour vous nourrir ».

Depuis ce temps, tous les villages avoisinants n'ont plus souffert ni de la faim, ni des saisons.

Valérie Zimmermann



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivs 3.0 Unported License](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).